

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Perdre le Nord

Julia Posca

Number 311, Spring 2016

Environnement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80445ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Posca, J. (2016). Perdre le Nord. *Liberté*, (311), 27–27.

Tous droits réservés © Julia Posca, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JULIA POSCA

Perdre le Nord

Les Québécois n'habitent pas leur pays : ils l'exploitent.

LE 28 AVRIL 1947, devant un hiver qui n'en finissait plus de finir, le député provincial René Chaloult affirma qu'« il serait peut-être souhaitable de réchauffer notre climat ». Il exposa pour ce faire une théorie développée par le commandant Lucien Beaugé, de l'École des pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière : « D'après ce dernier, il serait possible de prolonger l'été canadien de deux mois, soit un mois au commencement, au printemps, et un mois à la fin, à l'automne, en fermant le détroit de Belle-Isle. À cause de la rotation de la Terre, les glaces qui descendent des régions arctiques ont tendance à y entrer et nous avons des eaux glacées dans le golfe douze mois par année. »

Cette proposition ferait sourire si elle n'était pas aussi conforme au rapport que la modernité occidentale entretient avec ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler « l'environnement ». Non seulement nous avons domestiqué la nature, mais nous l'avons carrément chassée de la plupart des lieux que nous habitons pour nous y sentir plus à l'aise. De nos jours, lorsqu'un dindon sauvage s'aventure dans les rues de la métropole, les journalistes y trouvent matière à nouvelle. Il y a ainsi sur un territoire comme le Québec des lieux pour dormir et travailler, des lieux à exploiter, et une poignée de lieux pour contempler ce qui n'a pas encore été totalement assujéti à notre volonté conquérante.

Mai 2011, le premier ministre du Québec s'adresse à la population : « Le Plan Nord a pour but de mettre en valeur le potentiel minier, énergétique, social, culturel et touristique du territoire québécois situé au nord du 49^e parallèle. » Le monsieur voit grand : « Il y a au nord du 49^e parallèle un espace pour créer l'avenir. J'invite les Québécois à participer au chantier d'une génération, et à faire le Nord ensemble. » Comme s'il n'existait pas encore vraiment, Jean Charest nous présentait les plans et devis qui allaient enfin donner naissance au Nord québécois.

Ce territoire n'existe pas, car les ressources naturelles n'ont du point de vue de l'économie capitaliste de valeur qu'une fois transformées en marchandises destinées à l'échange. Tant que les rivières n'ont pas été harnachées, tant que le minerai n'a pas été extrait, tant que les arbres n'ont pas été abattus, tant que ces éléments n'ont pas été saisis par le mouvement de la valorisation, il ne peut exister aucune richesse, car ici la richesse ne se mesure ni en maturité des arbres, ni en diversité de poissons, ni en pureté de l'air, mais toujours en espèces sonantes et trébuchantes. La nature a horreur

Non seulement nous avons domestiqué la nature, mais nous l'avons carrément chassée de la plupart des lieux que nous habitons pour nous sentir plus à l'aise.

du vide, dit-on, or la logique du capital, en faisant le vide autour d'elle, montre pour sa part toute l'horreur que lui inspire la nature.

« Le nord du Québec est un des derniers grands territoires vierges du monde. C'est aussi un territoire fragile, c'est un territoire d'une grande richesse. Il est aussi une responsabilité, c'est pourquoi nous devons le protéger et le mettre en valeur de façon durable. » La promesse d'un développement durable permet de soulager notre conscience dans un contexte où n'existe pas la possibilité de ne pas exploiter. Si elle subsistait, cette option constituerait un frein à l'extension du processus de valorisation. La rationalité capitaliste doit alors absolument, pour étendre son emprise sur le monde que nous habitons, verrouiller le processus politique et faire fi de la volonté qui pourrait décider qu'un paysage, un marais ou une

espèce méritent d'être protégés. Autrement dit, toute discussion devient futile dès lors qu'il n'existe qu'une seule option. C'est pourquoi il n'y a jamais eu d'espace pour discuter du bien-fondé du projet du Plan Nord, de la même manière qu'il n'y a pas de moment prévu pour interroger la pertinence d'extraire du pétrole de l'île d'Anticosti ou de la péninsule gaspésienne. Son projet aussitôt dévoilé, le premier ministre nous apprenait d'ailleurs que celui-ci faisait l'objet d'un consensus. Les personnes venues perturber le Salon Plan Nord par un matin du mois d'avril 2012 l'ont appris à leurs dépens : Jean Charest n'écouterait pas leurs doléances. Comment pouvait-il entendre la voix de ces femmes et de ces hommes ? Ceux et celles qui tentaient de forcer les portes du Palais des congrès n'étaient pas à ses yeux des citoyens. Il ne les voyait que pour ce que les corporations voient en eux : des ressources humaines qui pourraient être utiles si, et seulement si, elles s'affairaient là-bas, loin dans le Nord, à extirper les ressources naturelles qui n'attendent pour leur part que d'être vendues sur les marchés internationaux. Quand on n'a pour unique projet de société que l'accroissement du capital – qu'on dissimule sous le mot « économie » –, nul besoin de citoyens, ni de société d'ailleurs.

C'est alors sur le terrain politique que l'on peut espérer trouver les moyens de contrecarrer la dynamique mortifère qui anime le projet capitaliste. L'aporie devant laquelle nous place ce mode de développement est cependant grande : le désir de dominer la nature a amené notre civilisation à la détruire. À trop vouloir « faire le Nord », on risque ainsi de le perdre. Sortir de ce cul-de-sac nécessitera alors aussi de s'engager dans cette voie radicale qui consiste à faire de l'harmonie et de l'équilibre l'horizon de notre rapport aux autres et à la nature. **L**

Julia Posca détient une maîtrise en sociologie. Elle est chercheuse à l'IRIS.